

s'accordent pas avec les nôtres, nous lui jetons, non pas "la pierre," nous entreprenons de le lapider.

Le même sort est réservé aux peintres, aux artistes musiciens, aux inventeurs, et—prosaïsme de la jalousie—aux banquiers, aux négociants, à tous ceux des nôtres qui se lancent dans de grandes entreprises et y réussissent, preuve qu'ils valent bien les banquiers, les négociants d'autres origines dont ils sont entourés, et qu'ils s'efforcent d'imiter pour les surpasser bientôt.

Ce n'est pas ici le lieu où parler du monde politique. Mais combien en avons-nous tué de jeunes gens qui seraient devenus des hommes d'Etat éminents et remarquables, même ailleurs que chez nous ?

Nous avons paralysé les efforts de ces écrivains, de ces artistes, de ces inventeurs, de ces hommes d'Etat. Nous avons pris ces hommes corps à corps ; nous les avons gâtés sous le souffle d'une louange malsaine et exagérée, ou bien nous les avons torturés, découragés, démolis, tués.

Si quelques-uns ont survécu, nous avons su les rendre hargneux, grincheux, casseurs, ennuyeux et inutiles à eux-mêmes, à leur pays.

Il est temps d'y songer, il est temps de modifier notre manière d'agir. A la louange exagérée, nous devons désormais opposer la saine critique, signaler et développer les jeunes talents, en écartant les frêlons qui accaparent le miel des abeilles les plus laborieuses.

Mais voilà que je tombe dans le dithyrambe, au lieu de dire simplement que l'on compte, dans notre jeune société, beaucoup trop de vilains jaloux, impuissants à produire, après à critiquer sans raison ni justice,

... de ces jaloux affreux,  
Habiles à se rendre inquiets, malheureux.

Il est temps de clore cette chronique dont Charles Gounod m'a fourni l'idée que je n'ai pas le temps de développer, idée qui, certainement, le frapperait lui-même, si quelque heureux hasard l'amenait passer un mois en Canada.

E. BLAIN DE SAINT-AUBIN.

## DE MONTRÉAL A LOURDES

(Suite)

### VI

Le voyage de Montréal à New-York se fait rapidement. L'on part à 3½ heures du soir, et le lendemain, aux premiers rayons du jour, on entre dans la banlieue de New-York. Lorsqu'on songe à tous les accidents qui peuvent accompagner ces locomotions accélérées, l'on a bien à remercier le Seigneur lorsqu'on se trouve sain et sauf le matin dans un chemin de fer. L'on peut reconnaître que nos saints anges ont déjà manifesté leur présence.

Après ces premiers devoirs de la reconnaissance, l'on aime à voir ces contrées nouvelles qui défilent si rapidement sous nos regards. Des collines, des prairies, des bouquets d'arbres, quelques jolis cottages, et puis ensuite le chemin s'enfonce dans une énorme tranchée bordée de chaque côté d'assises de pierre tantôt assez resserrées et tantôt s'élargissant et s'élevant au loin à plusieurs étages. Ici, le génie industriel de la grande cité se manifeste dans toute sa puissance.

On a uni et taillé avec grand soin toutes ces parois de pierres, et on les a revêtues d'immenses décorations, exécutées comme des tableaux, et qui représentent les annonces en grand des maisons de commerce de New-York. Il y en a de toutes les dimensions et de toutes les nuances, bleues, rouges, jaunes, blanches, avec encadrements et lettres de la plus grande variété. Lettres claires sur champ foncé, ou lettres sombres sur champ clair. On voit toutes les variétés de jaune, de brun, de bleu, de rouge, et ainsi du reste. C'est un éblouissement général qui passe comme un éclair à cause de la rapidité du wagon, et aux rayons perçants du soleil levant ; toutes ces annonces vous adressent les invitations les plus pressantes.

"Allez à tel endroit, telle rue, tel numéro, et ne tardez pas, c'est par là qu'il faut commencer ; ne confondez pas avec l'établissement voisin, c'est chez Jackson, chez Jackson ; n'oubliez pas qu'il y a trois mille Jackson dans New-York. N'allez pas vous tromper, ceci aurait des suites à jamais regrettables."

Les mots les plus forts sont fréquemment employés. "Attention ! Attention ! Merveille ! Prodige !" ensuite les insinuations les plus engageantes : "Grande faillite ! Banqueroute complète de marmites, 1ère qualité !" Il est des mots dont on abuse : Merveilleux ! étonnant ! sérieux ! Ainsi l'on voit : "Parapluie sérieux ! Pomme merveilleuse ! Chapeau étonnant ! Eventail de l'avenir !"

Cet aspect paraît d'abord assez original, et puis on se prend à regretter les beautés que ces coteaux avaient dans leur état naturel. Après ce curieux panorama les premiers édifices commencent, et l'on voit défilé tout ce qui peut annoncer l'approche d'une grande ville de commerce, d'industrie, qui est en même temps un port de mer considérable.

Des usines, des ateliers, des entrepôts, des docks, des gares, et ensuite ces immenses dépôts de chemins de fer qui paraissent interminables dans tous les sens.

On arrive enfin à New-York ; on peut aussitôt aller entendre la messe à la magnifique cathédrale, qui n'est pas très éloignée ; comme nous nous adressons à ceux qui font ce voyage en esprit de pèlerinage, et qui peuvent tenir à connaître ce qui intéresse surtout la piété, nous devons bien recommander, si l'on a au moins un jour à passer à New-York, de visiter les établissements religieux, les églises et les couvents, qui témoignent hautement du zèle des catholiques dans cette grande métropole de l'industrie moderne.

Il y a 500,000 catholiques dans la ville, desservis par plus de 50 églises et près de 400 prêtres. Ce que l'on regarde comme ses faubourgs, Brooklyn, New-Jersey, etc., forment des diocèses et contiennent autant de catholiques.

La cathédrale, fruit de la libéralité des fidèles, est très importante. Elle est toute en marbre blanc à l'intérieur comme à l'extérieur. Elle a 350 pieds de longueur sur 150 pieds de largeur au transept, sa hauteur dans la nef du milieu est de 108 pieds. Ses tours auront 300 pieds de hauteur. La nef est une merveille de grandeur, d'élégance et de richesse, elle a 56 pieds de largeur, 300 pieds de longueur, 108 de hauteur et elle est éclairée principalement par trente fenêtres énormes de 30 pieds d'élévation et de 15 pieds de largeur, qui ne sont séparées que par l'épaisseur d'un seul pilier. C'est comme une immense suite de tableaux aux couleurs les plus douces et les plus riches qui fait tout le tour de l'église au sommet, et qui fait resplendir admirablement les voûtes d'une lueur pure, calme et religieuse. Les orgues sont énormes. L'autel en marbre d'Italie, en bronze doré et orné de mosaïques sur fond d'or, s'élève à 30 pieds de hauteur et est de l'effet le plus merveilleux ; il a coûté 100,000 piastres.

Le jour, les vitraux offrent à l'intérieur un magnifique spectacle, mais ce n'est pas tout leur effet ; le soir, lorsque l'église est illuminée pour les solennités, l'on voit du dehors cette masse imposante de la basilique surmontée d'une magnifique couronne de vitraux colorés, éclatants dans toute l'étendue de l'église.

Ceci est d'un effet qui, nous le croyons, est unique dans son genre.

On peut visiter encore plusieurs églises. Enfin les établissements d'éducation, d'instruction, d'assistance et de charité sont déjà mis sur le plus grand pied, et en cela on peut admirer comme en si peu de temps on a presque égalé ce que l'on a établi avec des siècles d'efforts dans tous les grands centres catholiques.

\* \*

Il y a donc un nombre considérable de sanctuaires pour cette immense congrégation catholique qui atteint près de la moitié de la population de cette grande ville. De plus, parmi ces églises, il en est plusieurs administrées par des prêtres étrangers, allemands, italiens, français, qui répondent au besoin des différentes nationalités affluant chaque année par torrents de tous les pays de l'Europe. Elles trouvent dans ces églises et dans les couvents qui y sont annexés tous les secours que le courageux émigrant peut désirer pour ses intérêts spirituels et temporels.

On ne peut trop louer le zèle et la sagesse des autorités à cet égard, elles ont su pourvoir à ces nécessités en fournissant la création d'établissements religieux et charitables, nombreux et largement dotés par le dévouement des fidèles.

Si dès le commencement New-York avait eu, à proportion, les mêmes ressources, que de familles nouvellement arrivées auraient pu conserver le trésor de leur foi, de leurs bons principes ! Quelle augmentation encore plus rapide de la population catholique ! Il semble que c'est ce que l'on peut espérer maintenant avec les nouvelles ressources, pour la gloire et le bonheur de cet immense pays appelé à de si grandes destinées.

Outre la cathédrale, plusieurs églises méritent d'être visitées : l'ancienne cathédrale St-Patrick, en Mulberry street ; l'église des P.P. Jésuites, entre la cinquième et sixième avenue ; l'église française entre la sixième et la septième avenue ; l'église des Rédemptoristes, à la troisième rue, à l'est ; l'église des Paulistes, à la soixantième rue.

Ces églises sont bien ornées, il y a de beaux tableaux et des objets d'art de prix ; d'année en année elles augmentent leurs richesses.

Il ne faut pas beaucoup de temps de parcours dans les rues principales pour se faire une idée de l'activité de la ville et du mouvement extraordinaire de cette grande population industrielle.

Sur les trottoirs, on voit continuellement une foule en marche, serrée comme dans un jour de réjouissance publique. Et cela, sans clameur et sans arrêt, tous allant avec la plus grande rapidité et ne se détournant que pour profiter de quelqu'éclaircie et arriver plus vite au but. En même temps, au milieu de la rue une agglomération étonnante de voitures, d'omnibus, de charrettes et de cabes allant en différents sens, s'embrouillant, s'accrochant, puis se débrouillant et se décrochant sans discussions, sans réclamations, avec un sang-froid

et un calme imperturbables, comme dans une cérémonie où les différents exercices sont prévus et déterminés d'avance.

Une fois que l'on est entraîné par le courant, il faut une certaine habileté pour s'arrêter ou pour se diriger dans les rues latérales ; enfin, si l'on veut traverser la rue, il faut prendre son temps, car c'est difficile et parfois dangereux.

A certains moments, comme vers midi ou vers six heures p. m., la foule est beaucoup plus considérable. C'est la sortie des ateliers.

Enfin, il faut ajouter que tout ce bouleversement est accompagné du bruit continu des chemins de fer aériens ; les trains sont annoncés de loin par une cloche énorme, la locomotive jette des cris effrayants en roulant au-dessus de la rue, et à peine est-elle passée qu'on entend la cloche d'appel d'un nouveau train en marche ou de deux autres trains qui arrivent pour se croiser.

C'est assourdissant, et l'on est bientôt à se demander combien il faut passer de temps dans un tel centre pour s'y habituer, et ensuite quand on y est habitué combien faut-il de temps encore pour en être fatigué et excédé.

L'homme est-il donc fait pour une pareille agitation, et qu'est-ce que la vie au prix d'un pareil bouleversement ? Mais nous n'avons pas à choisir notre destinée, partout on peut y répondre lorsqu'on veut être fidèle à l'appel de Dieu, et il faut que l'on sache qu'en cette grande ville, au milieu d'un tel mouvement et avec une si grande ardeur des intérêts matériels, il y a comme à Paris et à Londres, et dans d'autres centres de l'industrie, il y a bien des âmes encore qui n'ont pas fléchi devant Baal, et, comme nous disait un saint prêtre, il y a des quantités d'ouvriers et des quantités de mères de famille, au milieu de cette grande ville, qui ne perdent jamais la présence de Dieu.

\* \*

Ensuite il faut songer au départ, et bien s'assurer de l'heure. Il est utile d'arriver avant, pour s'emparer de sa cabine et veiller à ce qu'il ne se commette nulle erreur.

En partant le mercredi on peut être en vue des côtes de France le jeudi de la semaine suivante ; il y a eu des traversées encore plus rapides. La journée sur les bâtiments peut être employée par des exercices de piété, des lectures et enfin l'on doit faire force promenades sur le pont, en plein air, c'est le meilleur préservatif contre le mal de mer, et d'ailleurs il faut bien craindre de se tenir longtemps renfermé dans les chambres, il n'en faut pas davantage pour se rendre malade.

Le départ de New-York est très intéressant. La rade est immense en largeur et en longueur, c'est un vaste bassin qui donne sortie sur la mer par une passe assez étroite. Tout le contour de cette énorme enceinte est d'un bel aspect composé de collines gracieuses, couvertes d'arbres qui s'en viennent en pente douce refléter leur feuillage dans le miroir de la mer. Enfin au milieu de ces bosquets qui sont échelonnés le long du rivage on voit des quantités innombrables de jolies demeures, quelques-unes très riches : ce sont les maisons de campagne des principaux citoyens de New-York qui commercent avec les régions les plus éloignées et qui tiennent à donner à leurs demeures le cachet de ces pays lointains qu'ils ont visités et exploités. L'on y admire un luxe, une variété et une originalité dont rien ne peut donner l'idée : l'on voit un grand nombre de temples grecs ; des villas romaines, des maisons égyptiennes, indiennes, mexicaines, chinoises en quantité ; mais généralement ce sont les castels gothiques qui dominent et qui sont exécutés dans les formes les plus diverses. Il y a le donjon, la forteresse, le château de plaisance, le burg du Rhin, la citadelle du Rhône, puis d'autres variétés plus gracieuses, les châteaux de la Loire, les palais Elizabeth, les chalets suisses, les cottages anglais.

Mais nous voici dans la passe, nous allons contempler maintenant bien d'autres merveilles dans le grand Océan.

UN PÉLERIN.

(A suivre.)

Nous venons de recevoir la dernière livraison de l'Album Musical. Ce numéro contient de fort jolies choses en fait de musique. Nous citerons entr'autres les deux romances que madame Albani a chantées à ses concerts avec tant de succès : "Souvenirs du jeune âge," du "Pré aux Clercs" et "Nuit d'étoiles," de Widor, la ronde du premier acte du dernier opéra de Lecocq, "Le cœur et la main," un magnifique morceau d'orgue de "Lemmens" et une romance sans paroles de Mendelssohn.

La partie littéraire est aussi très intéressante. On y remarque une très bonne appréciation de l'Albani, un article de St-Saëns sur l'orgue, et une lettre parisienne. Nos remerciements à qui de droit.

On peut se procurer ce numéro de l'Album chez les éditeurs, 8, rue Ste-Thérèse, Montréal. Prix : 25 cents.